

XIII.

Une sorte de coalition tacite entre tous les partis représentés par ces journaux ainsi que par d'autres éminents organes des opinions plus nuancées, tels que *le Courrier français*, *la Démocratie pacifique*, *le Commerce* s'était formée contre le ministère de M. Guizot. On avait à la fin de la session de 1847 concerté ensemble un plan d'agitation générale de Paris et des départements sous la forme de banquets politiques. L'initiative de cette agitation avait été prise par l'opposition dynastique comme si l'impatience eût été dans ces hommes rapprochés et ambitieux du pouvoir une passion plus âpre et plus aveugle que la logique même des républicains.

M. Thiers cependant ne semblait pas tremper de sa personne dans cette agitation. Peut-être sa prescience d'homme d'état et d'historien lui en découvrirait-elle de loin les dangers? Peut-être aussi sa situation de ministre en perspective après le triomphe de ses amis lui commandait-elle une réserve qu'il osa courageusement maintenir contre son propre parti.

M. Duvergier de Hauranne, ancien ami de M. Guizot, nouvel ami de M. Thiers, passionné dans les luttes, désintéressé après les victoires, nature éminemment parlementaire, plus fier de

remuer que de régner, sans autre soif que celle de l'influence, patriote vrai et courageux, sobre de gloire, probe d'ambition, entraîna les amis de M. Thiers, ceux de M. Barrot et M. Barrot lui-même dans ce mouvement. Le mot d'ordre était la réforme électorale.

XIV.

Le parti du *National* et celui de la *Réforme* aperçurent avec la clairvoyance de la passion la portée de cette mesure des banquets, mesure désespérée et révolutionnaire adoptée par l'opposition dynastique. Les républicains trop faibles de nombre et trop suspects à l'opinion pour oser et pour agir seuls allaient avoir pour auxiliaires les amis mêmes de la dynastie, les fondateurs du trône de Juillet, les auteurs des lois répressives, et la moitié au moins de la garde nationale et des électeurs. Une fois le pays en mouvement où s'arrêterait-il? Serait-ce à un simple changement de ministère? Serait-ce à une insignifiante adjonction d'électeurs privilégiés aux deux cent mille électeurs qui exprimaient à eux seuls la souveraineté du peuple? Serait-ce à une abdication du roi? Serait-ce à une régence de femme ou de prince pendant la minorité d'un enfant? peu leur importait. Toutes ces éventualités devaient profiter à leur cause.

Ils se hâtèrent de souscrire au banquet de Paris. Les hommes de l'opposition dynastique n'osèrent pas repousser les républicains. Ils auraient repoussé en eux tout le nombre, tout le bruit, toute la turbulence, toute la menace de leurs démonstrations. Le peuple s'en serait désintéressé en n'y voyant pas ses amis et ses tribuns. La cause était commune en apparence. Le cri était le même cri : Vive la Réforme.

Une coalition un peu punique s'était accomplie en 1839 par les oppositions antipathiques dans la Chambre et dans la presse entre M. Guizot et M. Thiers, M. Barrot et M. Berryer, M. Dufaure et M. Garnier-Pagès, les républicains et les royalistes. Cette coalition avait fait violence au roi constitutionnel, porté M. Thiers au pouvoir, contristé l'opposition sincère, perdu nos affaires extérieures en 1840 et démoralisé le gouvernement représentatif. Les mêmes partis, à l'exception de M. Berryer et de M. Dufaure firent la même faute contre le ministère de M. Guizot en 1848. Ils s'unirent pour renverser sans pouvoir s'unir pour reconstruire. Les coalitions de cette nature ne peuvent logiquement enfanter que des ruines. C'est leur impuissance pour le bien qui en fait l'immoralité. Les révolutions peuvent seules en profiter. Elles en profitent loyalement. La république est l'œuvre involontaire de la coalition parlementaire de 1840 et de

la coalition d'agitation de 1848. M. Guizot et M. Thiers en faisant la première, MM. Duvergier de Hauranne et Barrot et leurs amis en faisant la seconde, furent sans le savoir les vrais auteurs de la république.

Le banquet de Paris fut le signal d'une série de banquets d'opposition dans les principales villes du royaume. Dans quelques-uns les républicains et les agitateurs dynastiques furent réunis et couvrirent de paroles élastiques et vagues les incompatibilités de leur programme. Dans quelques autres comme à Lille, à Dijon, à Châlons, à Autun, ils se séparèrent franchement. M. Odilon Barrot et ses amis, M. Ledru-Rollin et les siens refusèrent de se prêter à un concert hypocrite. ils marchèrent chacun à son but. l'un la réforme modérée et monarchique de la loi électorale. l'autre la réforme radicale du gouvernement c'est-à-dire à la République.

Cette scission se caractérisa d'abord au banquet de Lille. M. Barrot refusa d'y siéger si l'on ne donnait pas le signe d'adhésion constitutionnelle à la monarchie par un toast au roi. Cette décision se caractérisa davantage à Dijon et à Châlons. M. Flocon et M. Ledru-Rollin firent là des discours précurseurs d'une révolution déjà accomplie dans l'esprit de leurs partisans.

Quelques hommes de l'opposition parlementaire,

de nuances isolées, tels que MM. Thiers, Dufaure, Lamartine s'abstinrent avec scrupule de paraître à ces banquets. Ces démonstrations confuses et turbulentes leur parurent sans doute ou ne pas atteindre ou dépasser les bornes de leur opposition. Ils craignirent de s'associer par leur présence ceux-ci à une révolution, celui-là à une opposition ambitieuse et purement ministérielle. Ils se renfermèrent ainsi que beaucoup d'autres membres de la Chambre dans leur conscience et dans leur individualité.

XV.

Cependant un autre banquet eut un grand retentissement en France à la même époque. Ce fut le banquet offert à M. de Lamartine à son retour de la Chambre par ses compatriotes de Mâcon. L'objet de ce banquet n'était pas politique. M. de Lamartine avait refusé d'assister aux banquets réformistes selon lui mal définis et trop peu précisés dans leur objet. Adversaire de la coalition parlementaire de 1838 à 1840, il ne pouvait, sans se démentir lui-même, s'associer à la coalition parlementaire et agitatrice de 1847. Il marchait seul à un but déterminé dans son esprit. Il n'était pas dans sa nature de se jeter dans une mêlée d'opposition sans programme commun, pour marcher avec ses adversaires vers l'inconnu. Il avait exprimé franchement

cette réserve dans des articles du *Bien public* de Mâcon, petit journal à grands échos, répercuté alors, par toute la presse de Paris et des départements.

Le banquet de Mâcon avait pour objet de féliciter M. de Lamartine fraternellement aimé de ses concitoyens, sur le succès de l'*Histoire des Girondins*, livre que M. de Lamartine venait de publier récemment.

Le livre avait été beaucoup lu, non-seulement en France mais dans toute l'Europe. En Allemagne, en Italie, en Espagne, les éditions et les traductions de l'*Histoire des Girondins* se multipliaient comme l'aliment quotidien des âmes. Il remuait les cœurs, il faisait penser les esprits, il reportait les imaginations vers cette grande époque et vers ces grands principes que le dix-huitième siècle riche de pressentiments et chargé d'avenir avait voulu léguer en mourant à la terre pour la délivrer des préjugés et des tyrannies. Il lavait le sang criminellement versé par la colère, par l'ambition ou par la lâcheté des acteurs du drame de la République. Il ne flattait rien dans la démagogie, il n'excusait rien dans les bourreaux, il plaignait tout dans les victimes. Mais sa pitié pour les vaincus ne l'aveuglait pas. Il plaignait les hommes, il pleurait les femmes, il adorait la philosophie et la liberté. La vapeur du sang des échafauds ne lui voilait pas les saintes vérités qui se levaient sur l'avenir derrière cette fumée de l'exé-

crable holocauste. Il balayait courageusement ce nuage, il suppliciait historiquement les meurtriers, il restituait son droit et son innocence à l'idée nouvelle purgé des crimes de ses sectateurs, il la vengeait du crime qui l'avait souillée en prétendant la servir. Il renvoyait l'opprobre aux démagogues, la gloire à la révolution.

XVI.

En réponse à un discours du maire de Mâcon M. Roland jeune homme qui osa compromettre sa magistrature par confesser son opinion et son amitié politique, M. de Lamartine saisit l'occasion de révéler une fois de plus sa pensée à son pays. Il parla en homme dévoué d'intelligence et de cœur à la cause de la liberté de l'esprit humain et des progrès de la démocratie organisée.

« Concitoyens et amis dit-il

« Avant de répondre à l'impatience que vous
« voulez bien témoigner, laissez-moi vous re-
« mercier d'abord de la patience et de la constance
« qui vous ont fait résister, imperturbables et de-
« bout, aux intempéries de l'orage, au feu des
« éclairs, aux coups de la foudre, sous ce toit
« croulant et sous ces tentes déchirées. Vous avez

« montré que vous êtes vraiment les enfants de
« ces Gaulois qui s'écriaient dans des circonstances
« plus sérieuses : Que si la voûte du ciel venait à
« s'écrouler, ils la soutiendraient sur le fer de leurs
« lances !

« Mais, Messieurs, allons tout de suite au fond
« de cette démonstration. Mon livre avait besoin
« d'une conclusion et c'est vous qui la faites !.....
« La conclusion, c'est que la France sent tout à
« coup le besoin d'étudier l'esprit de sa Révolution,
« de se retremper dans ses principes épurés, sé-
« parés des excès qui les altérèrent, du sang qui
« les souilla et de puiser dans son passé les leçons
« de son présent et de son avenir.

« Oui, rechercher après un demi-siècle, sous la
« cendre encore chaude des événements, sous la
« poussière encore émue des morts, l'étincelle pri-
« mitive, et, je l'espère, immortelle, qui alluma
« dans l'âme d'un grand peuple cette ardente
« flamme dont le monde entier fut éclairé, puis
« embrasé, puis en partie consumé; rallumer, dis-
« je, cette flamme trop éteinte dans le cœur des
« générations qui nous suivent, la nourrir, de peur
« qu'elle ne s'assoupisse pour jamais, et ne laisse
« une seconde fois la France et l'Europe dans l'ob-
« scurité des âges de ténèbres; la surveiller et la

« purifier aussi, de peur que sa lueur ne dégénère
 « par sa compression même en explosion, en
 « incendie et en ruine ; voilà la pensée du livre !
 « voilà la pensée du temps ! Me démentirez-vous si
 « je dis : Et voilà votre pensée ! (Non ! non) !

.....
 « Je me suis dit dès l'âge de raison politique,
 « c'est-à-dire dès l'âge où nous nous faisons à
 « nous-mêmes nos opinions après avoir balbutié,
 « en enfants, les opinions où les préjugés de nos
 « nourrices : Qu'est-ce donc que la Révolution
 « française ?

« La Révolution française est-elle, comme le
 « disent les adorateurs du passé, une grande sédi-
 « tion du peuple qui s'agite pour rien, et qui brise
 « dans ses convulsions insensées, son Église, sa
 « monarchie, ses castes, ses institutions, sa natio-
 « nalité et déchire la carte même de l'Europe ? Non !
 « la révolution n'a pas été une misérable sédition
 « de la France ; car une sédition s'apaise comme
 « elle se soulève, et ne laisse après elle que des
 « ruines et des cadavres. La révolution a laissé des
 « échafauds et des ruines, il est vrai. c'est son re-
 « mords et son malheur. mais elle a laissé une doc-
 « trine ; elle a laissé un esprit qui durera et qui se
 « perpétuera autant que vivra la raison humaine.

.....
 « Le premier dogme de la révolution bienfai-
 « sante que cette philosophie voulait faire prévaloir
 « dans le monde, c'est la paix ! l'extinction des
 « haines de peuple à peuple, la fraternité entre les
 « nations ; nous y marchons ! nous avons la paix !
 « je ne suis pas de ceux qui rejettent aux gouver-
 « nements qu'ils accusent jusqu'à leurs bienfaits.
 « La paix sera dans l'avenir, selon moi, la glo-
 « rieuse amnistie de ce gouvernement contre ses
 « autres erreurs. Historien ou député, homme ou
 « philosophe, je soutiendrai toujours la paix avec
 « le gouvernement ou contre lui. et vous pensez
 « comme moi. La guerre n'est qu'un meurtre en
 « masse, le meurtre en masse n'est pas un progrès !
 « (Longs applaudissements.)

.....
 « Ah si nous continuons encore quelques années
 « à abandonner, par notre propre inconstance,
 « tout le terrain gagné par la pensée française,
 « prenons garde ! Ce ne sont pas seulement tous les
 « progrès, toutes les lumières, toutes les conquêtes
 « de l'esprit moderne ; ce n'est pas seulement notre
 « nom, notre honneur, notre rang intellectuel,
 « notre influence d'initiative sur les nations qu'il
 « nous faudra désertir, laisser honteusement der-
 « rière nous ! c'est la mémoire et le sang de ces

« milliers d'hommes, combattants ou victimes qui
 « sont morts pour nous assurer ces conquêtes! Les
 « peuplades sauvages d'Amérique disent aux en-
 « vahisseurs européens qui viennent les chasser de
 « leur sol: « Si vous voulez que nous vous cédions
 « la place, laissez-nous du moins emporter les os
 « de nos pères! » Les os de nos pères à nous! ce
 « sont les vérités, les lumières qu'ils ont conquises
 « au monde et qu'une réaction d'opinions toujours
 « croissante, mais qui doit s'arrêter enfin, voudrait
 « nous contraindre à répudier!

« Mais encore une fois y parviendra-t-on? Voyons!
 « L'histoire apprend tout, même l'avenir. L'expé-
 « rience est la seule prophétie des sages!

« Et d'abord ne nous effrayons pas trop des ré-
 « actions. C'est la marche, c'est le flux et le reflux
 « de l'esprit humain. Souffrez une image emprun-
 « tée à ces instruments de guerre que beaucoup
 « d'entre vous ont maniés sur terre ou sur mer dans
 « les combats de la liberté. Quand les pièces de
 « canon ont fait explosion et vomi leur charge sur
 « nos champs de bataille, elles éprouvent par le
 « contre-coup même de leur détonation un mou-
 « vement qui les fait rouler en arrière. C'est ce
 « que les artilleurs appellent le recul du canon. Eh
 « bien! les réactions en politique ne sont pas autre
 « chose que ce refoulement du canon en artillerie.
 « Les réactions, c'est le recul des idées! Il semble

« que la raison humaine, comme épouvantée elle-
 « même des vérités nouvelles que les révolutions
 « faites en son nom viennent de lancer dans le
 « monde, s'effraie de sa propre audace, se rejette
 « en arrière et se retire lâchement de tout le ter-
 « rain qu'elle a gagné. Mais cela n'a qu'un jour,
 « Messieurs! d'autres mains reviennent charger cette
 « artillerie pacifique de la pensée humaine, et de
 « nouvelles explosions, non de boulets mais de
 « lumières, rendent leur empire aux vérités qui
 « paraissaient abandonnées ou vaincues.

.....

« Ainsi, ne nous occupons pas beaucoup de la
 « durée de ces réactions, et voyons ce qui se pas-
 « sera quand elles auront achevé leur mouvement
 « irrégulier en arrière. Le voici selon moi:

« Si la royauté, monarchique de nom, démo-
 « cratique de fait, adoptée par la France en 1830
 « comprend qu'elle n'est que la souveraineté du
 « peuple assise au-dessus des orages électifs, et
 « couronnée sur une tête pour représenter au som-
 « met de la chose publique l'unité et la perpétuité
 « du pouvoir national; si la royauté moderne,
 « délégation du peuple, si différente de la royauté
 « ancienne, propriété du trône, se considère comme
 « une magistrature décorée d'un titre qui a changé
 « de signification dans la langue des hommes; si

« elle se borne à être un régulateur respecté du
 « mécanisme du gouvernement, marquant et mo-
 « dérant les mouvements de la volonté générale,
 « sans jamais les contraindre, sans jamais les faus-
 « ser, sans jamais les altérer ou les corrompre
 « dans leur source, qui est l'opinion ; si elle se
 « contente d'être à ses propres yeux comme ces
 « frontispices des vieux temples démolis que les
 « anciens replaçaient en évidence dans la construc-
 « tion des temples nouveaux, pour tromper le res-
 « pect superstitieux de la foule et pour imprimer à
 « l'édifice moderne quelque chose des traditions de
 « l'ancien, la royauté représentative subsistera un
 « nombre d'années suffisant pour son œuvre de
 « préparation et de transaction, et la durée de ses
 « services fera pour nos enfants la mesure exacte
 « de la durée de son existence. (Oui ! oui !)

.....
 « Mais espérons mieux de la sagesse des gou-
 « vernements éclairés tard, peut-être, mais éclairés
 « à temps, désirons-le, pour ses intérêts ! Espé-
 « rons mieux de la probité et de l'énergie de l'es-
 « prit public, qui semble avoir depuis quelque
 « temps des pressentiments de crainte ou de salut !
 « que ces pressentiments que nous éprouvons nous-
 « mêmes soient pour les pouvoirs publics des aver-
 « tissements et non des menaces ! Ce n'est pas l'es-

« prit de faction qui nous les inspire ! Nous n'avons
 « rien de factieux ici dans nos pensées ! Nous ne
 « voulons pas être faction, nous sommes opinion,
 « c'est plus digne, c'est plus fort, c'est plus invin-
 « cible. (Oui ! oui !) Eh bien ! Messieurs, des
 « symptômes d'amélioration dans l'opinion me
 « frappent et vous frapperont peut-être aussi.

« Entre ces deux partis qui prononcera ? qui
 « sera juge ? Sera-ce comme dans nos premières
 « luttes, la violence ? l'oppression ? la mort ? Non,
 « Messieurs ! rendons grâce à nos pères ; ce sera
 « la liberté ! la liberté qu'ils nous ont léguée ; la
 « liberté, qui a ses propres armes, ses armes paci-
 « fiques aujourd'hui pour se défendre et se déve-
 « lopper sans colère et sans excès ! (On applaudit.)

« Aussi nous triompherons ; soyez-en sûrs !

« Et si vous demandez quelle est donc cette
 « force morale qui pliera le gouvernement sous la
 « volonté nationale, je vous répondrai : c'est la
 « souveraineté des idées, c'est la royauté des es-
 « prits, c'est la république ! la vraie république !
 « la république des intelligences ! En un mot,
 « c'est l'opinion ! Cette puissance moderne dont le
 « nom même était inconnu de l'antiquité. Messieurs,
 « l'opinion est née le jour même où ce Guttemberg
 « que j'ai appelé le *mécanicien d'un nouveau monde*
 « a inventé par l'imprimerie la multiplication et la
 « communication indéfinie de la pensée et de la